

reconnaissance en bonne et due forme de son monopole du commerce des fourrures. Elle connut alors quarante années de grande prospérité. Le monopole de la compagnie pour l'exclusivité du commerce en territoire indien expira en 1859, et, dix ans plus tard, elle se dépouilla de ses autres privilèges. En retour, le Canada versa £300,000 à la compagnie et lui concéda des terres aux alentours de ses postes, plus un vingtième de la fertile région située entre le bras nord de la rivière Saskatchewan et la frontière des Etats-Unis. A partir de ce moment, la Compagnie de la Baie d'Hudson devint un simple négociant, dépourvu de tout privilège.

L'industrie moderne.—De grands changements se sont produits dans le commerce des fourrures au Canada depuis quelques années. Partout où les chemins de fer font sentir leur influence, la situation s'est modifiée du tout au tout. Les bateaux à vapeur sillonnent maintenant les plus grands lacs et cours d'eau. La hausse des cours a déterminé l'adoption de nouvelles méthodes de préparation et l'utilisation de pelleteries autrefois dédaignées. L'ondata (ou rat musqué) a débusqué le castor de la première place (en 1921-22, ondata \$4,707,043 et castor \$4,266,767). La concurrence s'exerce avec une vigueur renouvelée; de nouveaux territoires de chasse sont recherchés comme avant 1821. La concurrence, quoiqu'elle s'exerce dans toute la Puissance, a son siège à Edmonton, au seuil des grandes réserves; Winnipeg est actuellement le point de concentration et de distribution de la compagnie de la baie d'Hudson, quoique Moose Factory soit visitée une fois par an comme autrefois, par un vaisseau venant de Londres. Montréal rassemble les fourrures de la vallée de l'Ottawa et de l'arrière-pays de Québec et reçoit la plus grande partie des pelleteries.

Durant la grande guerre cet important marché passa de Londres aux Etats-Unis, ainsi que le démontrent les statistiques des années de guerre. Sur \$5,100,000 de pelleteries brutes exportées en 1914 en Angleterre ou aux Etats-Unis, l'Angleterre en avait reçu \$3,000,000; en 1919, sur \$13,300,000 la part de l'Angleterre se réduisait à \$3,700,000. Vers la fin de la guerre on vit aussi Montréal poser sa candidature comme marché aux fourrures international; en 1920, pour la première fois, il s'y tint une grande vente aux enchères qui disposa de 949,565 pelleteries, évaluées à \$5,057,114. D'autres ventes aux enchères eurent aussi lieu à Winnipeg et Edmonton. Le marché aux fourrures est maintenant solidement implanté au Canada et des ventes ont lieu deux ou trois fois l'an.

L'avance de la civilisation, c'est-à-dire le défrichement des terres incultes pénétrant de plus en plus loin, les animaux à fourrure se trouvèrent ainsi constamment repoussés. D'autre part, le perfectionnement des méthodes de capture accélérât leur destruction. On a dû interdire, pendant plusieurs années, la chasse à la martre de Russie, au chinchilla de Bolivie et au castor canadien, mais cette sage mesure est restée insuffisante, ainsi qu'on le constate par la décroissance continue de ces animaux. Afin de satisfaire aux besoins de sa clientèle, le commerce des fourrures se vit dans la nécessité d'encourager l'usage des peaux des animaux domestiques et baptisa de nouveaux noms les peaux communes et dédaignées. Depuis quarante ans environ, le mouton et l'agneau de Perse, d'Astrakan, sont devenus d'un usage général; leur production n'a pas cessé de s'accroître. Entre tous les animaux à fourrure existant au Canada à l'état sauvage, le renard paraissait le plus facile à domestiquer puisqu'il s'accommode le mieux de la présence de l'homme. Des parcs adaptés à l'élevage du renard en captivité furent créés après 1890, c'est-à-dire dans la période de hausse des prix; ces établissements furent facilités par l'introduction de clôtures spéciales, en fil de fer tressé. Successivement, d'autres animaux ont été domestiqués, mais avec moins de succès que le renard; ce sont :